

# LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France  
Un an ..... 6 f  
Six mois ..... 3  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an ..... 8 »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

## Meurtre de Canovas

Par

# Michele Angiolillo!



### La Mort du Bourreau

Le paradis terrestre est retrouvé!

C'est un jean-foutre, un diplomate, marchand de mensonges et larbin royal, qui vient de faire cette sacrée découverte.

Jusqu'ici la prêtraille avait prétendu que l'Eden où Adam et Eve firent leurs premiers petits pains — sur les conseils du grand révolté Satan qui les tira de l'ignorance crasse où Dieu voulait les faire croupir à perpète — perchait en Asie, dans les parages du fleuve l'Euphrate.

Les raticheux se foutaient le doigt dans l'œil!

Notre diplomate, habituellement à la solde de la Suède, mais pour qui le pognon n'a pas d'odeur, vient d'annoncer l'erreur de la frocaille dans le *Times*, un grand quotidien anglais. Le diplomate est sûr de son dire : le paradis terrestre ne perche pas en Asie, mais bien en Espagne, pas loin de Barcelone, au

haut d'une colline. Sur cette colline est accroupie une citadelle, d'aspect légèrement rébarbatif.

Bah! entrez sans crainte..., ne vous fiez pas aux apparences.

Nous voici à Montjuich.

En plein Eden biblique!...

—0—

Vraiment, il faut un sinistre toupet, pour monter un pareil bateau!

Ce nom de dieu de diplomate qui, ces jours derniers, a eu le culot de nous apprendre que la citadelle de Montjuich est une habitation tout plein confortable, est une rude crapule, à moins qu'il ne soit un foutu imbécile.

Où mieux, il cumule : il est aussi bête que crapule!

Il faut, en effet, avoir une sacrée couche de pantoufles, doublée d'un sinistre toupet, pour espérer — après tout ce qui a été publié sur l'Inquisition moderne en Espagne — nous faire gober que la citadelle de Montjuich est un lieu de délices.

Il est certain que les gardes-chiourmes n'ont pas été assez poires pour faire descendre le diplomate dans les souterrains de la citadelle, jusqu'aux lugubres cachots, au nombre de huit, baptisés le *zéro*, le *double-zéro*, le *contre-zéro*, etc. Cachots où, depuis un an surtout, ont râlé tant d'innocents;

Il est certain aussi que les inquisiteurs ne se seront pas vantés d'avoir appliqué la tor-

ture à quantité de malheureux et ne lui auront pas mis dans les pattes les hideux outils de torture dont ils ont usé et abusé :

Le casque électrique qui enserre la tête, la comprime à la faire éclater;

Les bâillons qui meurtrissent les lèvres, écrasent les dents et étouffent les patients;

L'appareil, muni de cordes de guitare, pour tordre et écrabouiller les parties sexuelles.

Les monstres n'auront pas, non plus, soumis à l'admiration du diplomate les fers et les tenailles qu'ils font rougir pour brûler et tenailler leurs victimes; les pointes d'acier qu'ils introduisent délicatement sous les ongles des mains et des pieds, fourrageant les chairs.

On aura, aussi, jugé superflu de conduire le visiteur au bord de la mer, à l'endroit où, ficelés en boule, accrochés à une longue corde, les torturés sont jetés à l'eau et retirés juste assez à temps pour éviter la noyade complète;

De même, le juge d'instruction aura négligé de lui expliquer combien est pratique le régime de l'alimentation à la morue sèche, sans boire, pour obtenir des aveux; et, dans le même genre — torture douce et hypocrite — la privation du sommeil (un des supplices les plus épouvantables, sans qu'il y paraisse!) en forçant le prisonnier, à coups de bâton, à arpenter jour et nuit sa cellule, sans jamais d'arrêt... Et cela, pendant trois,

quatre ou six jours, jusqu'à ce que le supplicié demande grâce ou tombe épuisé.

Voilà ce que le diplomate n'a pas vu.

Et ça se comprend ! Si ignobles scélérats qu'on suppose les inquisiteurs, ce n'est pas à dire qu'ils sont pochetés au point de s'enorgueillir de leurs crimes.

Foutre non ! La saison est passée où l'Inquisition s'affichait au grand jour : au Moyen-Age les inquisiteurs avaient au moins l'excuse de croire à l'utilité de la torture, aussi opéraient-ils au plein soleil.

Si on peut s'exprimer ainsi : c'étaient des monstres... presque estimables !

Il n'en va plus de même des héritiers de Torquemada : son successeur direct, Canovas ordonnait la torture, mais en sourdine : c'est dans les entrailles de la montagne de Montjuich, à l'abri de toute indiscretion, que ses bourreaux martyrisaient leurs victimes.

Et, en ce qui concerne les derniers événements, qui se sont déroulés en Espagne depuis dix-huit mois, ce qu'il y a d'affreusement hideux, ce qui dépasse toute imagination ! — c'est que les bourreaux de Canovas appliquaient la torture à des pauvres bougres qu'ils savaient innocents.

Ils savaient — et leur maître, Canovas, ne l'ignorait pas non plus — que l'auteur de l'attentat de la rue Cambios Nuevos qu'ils faisaient semblant de chercher dans le tas des 400 pauvres bougres coffrés à l'aveuglette était — et est encore — hors de leurs atteintes, réfugié aux cinq cents diables !...

Oui, les bourreaux avaient la certitude de n'avoir dans les griffes que des innocents.

Ils s'en foutaient pas mal !

Ce qu'ils voulaient, c'était assouvir leur rage jésuitarde en martyrisant des bons fioux qui ne coupaient plus dans leurs ragougnasses.

Et ils ne s'en sont pas privés !

—o—

Les camaros ont lu dans le *Père Peinard*, le récit des atrocités commises, — atrocités qui indignèrent jusqu'à des gardiens de prison ! Car, en premier lieu, c'est par des lettres de gardiens de Montjuich que les cris de douleur des martyrisés furent connus.

Ensuite, vinrent d'autres témoignages : des prolos, terrassiers et maçons qui turbaient à la forteresse, racontèrent avoir perçu des hurlements, montant des cachots souterrains.

Puis, les prisonniers firent passer lettres sur lettres, chacun racontant ce qu'il avait enduré.

Quand vint le procès, on n'osa faire des débats publics : c'est à huis clos que tout se passa ! N'importe, la vérité fut connue quand même. Les avocats s'indignèrent et un officier, qui faisait les fonctions de juge — et que le militarisme n'avait pas totalement abruti — se suicida pour que, dans l'histoire, son nom ne reste pas accolé à cette ignominie.

Le scandale était donc énorme !

Le procès fut recommencé à Madrid : là, ce fut Canovas, avec tous ses copains ministériels, qui se firent les juges des innocents de Montjuich.

Oh, ça ne traîna pas !

Ce fut vivement maquillé : aucun n'eut les scrupules de l'officier qui s'était suicidé.

Cinq innocents furent condamnés à mort : Ascheri, Molas, Nogués, Alsina et Mas qui, sous les tortures, avait perdu la raison.

Dix autres récoltèrent vingt ans de travaux forcés ; trois autres, dix-huit ans ; sept, dix ans.

Il restait 63 accusés, — on les acquitta ! Acquittement dérisoire, bien digne des jésuites : ces malheureux, malgré la proclamation de leur innocence, furent gardés en prison ! Et ils n'étaient pas seuls : près de deux cents autres pauvres bougres, arrêtés sans quoi ni comme et qu'il n'y avait pas eu meche d'impliquer dans le procès, leur tenaient compagnie dans les Bastilles espagnoles.

Quoique proclamés innocents, il fut décidé que tous ces malheureux seraient bannis.

Un moment, même, sous prétexte que nul Etat ne voulait les recevoir, Canovas rumina de déporter ces innocents dans une île pestilentielle de l'Océan où les fièvres et le soleil les auraient nettoyyés en cinq sec.

Il dut y renoncer !

Les États-Unis, l'Angleterre offrirent asile à ces bannis — et, notre garce de république n'osa pas être plus crapuleuse : tout en renaudant salement, nos dirigeants reçurent quelques proserits.

Ca ne faisait pas l'affaire de Canovas !

C'est pourquoi, la semaine dernière, profitant de ce qu'une quarantaine de bannis étaient en route pour l'Angleterre, Canovas fit publier qu'on ne les laisserait pas débarquer à Liverpool.

C'était une crapuleuse menterie !

Les malheureux ont débarqué sans encombre et, à l'heure actuelle, ils sont en sûreté à Londres.

Mais foutre, si la scélérateuse combinée avait réussie : si l'Angleterre s'était laissée influencer, — illico, les malheureux qui sont encore embastillés à Barcelone auraient été embarqués et, vogue la galère !... on les eut déposés dans une île infernale, sous l'Equateur.

—o—

Pour en revenir à notre jean-foutre de diplomate, découvreur du paradis terrestre de Montjuich, il a raté une belle occase de faire le mort !

Il a agi comme une tourte et un salopaud !

S'il tenait à savoir la vérité sur l'Inquisition Canovienne, ce n'est pas en allant tirer les vers du nez aux bourreaux qu'il pouvait espérer réussir.

Pourquoi donc, tout au moins, ainsi qu'il convient pour toute enquête bien menée, n'a-t-il pas décroché des tuyaux dans les deux camps ?

Puisqu'il baguenaudait à Barcelone, que n'a-t-il été relancer les familles des victimes ?

Il aurait appris que les quatre fusillés qui sont morts avec leur bon sens, sont allés au supplice comme à la délivrance, tellement ils avaient enduré de tortures ;

Il aurait appris que le cinquième, Mas, soumis au supplice du casque, y perdit la boule, — et que sa folie ne le sauva pas de la fusillade !

Ensuite, il aurait pu s'informer près des innocents encore emprisonnés, se faire raconter ce qu'ils ont souffert eux-mêmes et ce qu'ils savent sur les tortures endurées par d'autres ;

En outre, avec un tantinet de bonne volonté, il aurait déniché un pauvre gas, tel Gana, un revenant de Montjuich, qui en est sorti les parties génitales écrasées, le corps couvert de cicatrices, les ongles arrachés.

Et il n'est malheureusement pas le seul !

—o—

Ah ouat, notre diplomate se fiche pas mal d'établir la vérité !

Il n'a voulu que se faire bien voir des grosses légumes et se signaler bon larbin.

Il était sur le point de s'embarquer dans un wagon-salon pour aller recevoir de Canovas les félicitations et la braise que sa salopise mérite quand une mauvaise nouvelle l'a forcé à rester sur le quai :

La mort de Canovas !

Une larme de crocodile a monté à ses quinquets chassieux, — et il n'a pas encore compris comment un homme du tempérament de Michel Angiolillo a pu avoir l'audace de faire un crime à Canovas d'avoir transformé la citadelle de Montjuich en paradis terrestre !

## L'Attentat d'Angiolino

Canovas est mort !

Et, pour gagner scrupuleusement le beau pognon que l'ambassade espagnole distribue à tous les flaire-fesses du journalisme, les quotidiens français ont fait une sacrée provision d'oignons. Aussi, ils chialent en chœur !

Les pissotières de tous les journaux, qu'ils soient réacs, opportunistes ou radicaux ne diffèrent pas : c'est partout kif-kif bourriquot !

Canovas mort est un grand homme !

Au lieu de rappeler la vie de ce disparu, de dire combien sa cruauté, son autoritarisme furibond, sa haine du plus infime progrès, ont causé de maux à l'Espagne, aujourd'hui ruinée, saignée à blanc, écrasée d'impôts !

Au lieu de montrer les colonies espagnoles logées à même enseigne que la métropole : les Philippines aussi bien que Cuba ayant terriblement souffert de sa poigne !

Nos républicains de crotte ne tarissent pas de jérémiades pitoyables sur le patriotisme de Canovas, son amour de l'Espagne.

Tristes farceurs, fermez vos égouts !

On connaît vos rengaines.

L'ogre du petit Poucet, lui aussi, aimait fort la chair fraîche.

Mais, dites-moi, que pensez-vous de l'Inquisition ? que vous semblent les horreurs perpétuées à Montjuich ?

Ah ouiche ! Nos républicains n'entendent pas... ou mieux : font mine de ne pas comprendre.

Il y a des mois et des mois que tous les bons fioux qui ont du cœur au ventre clament le récit des tortures, — il y a quelques jours, à Paris même, les Saint Thomas du républicanisme auraient pu, — il leur suffisait de vouloir, — tâter les plaies d'un revenant de Montjuich : Gana.

Ils s'en sont bien gardés, les salauds !

Entre tous les grands torchons, le *Temps*, — le drap de lit qui a servi à envelopper les 1.400.000 balles rousties au Panama par son honorable directeur, le sénateur Hébrard, — a des façons tout plein suaves pour elabauder de la moderne Inquisition.

Les faits sont patents, les nier carrément serait scabreux !

Alors, le *Temps* macaronise : dans son numéro de lundi soir, après avoir déversé sur Canovas un tonneau de pommade, il dégueule que

« Les récits lugubres répandus sur les procédés dont auraient été victimes les prisonniers de Montjuich sont invraisemblables... C'est des légendes, fabriquées de propos délibéré..., des mensonges outrés... »

Puis, pour que lui-même ne puisse pas être convaincu d'abominable mensonge, le journaliste de monsieur Hébrard ajoute que

« Entre de certaines mains la répression peut parfois prendre un caractère de cruauté injustifiable, que l'ombre et le secret des cachots se sont prêtés en certains pays et en de certains temps à d'odieux abus et qu'il y a comme un vertige d'inhumanité qui peut saisir les géôliers sans scrupule et les bourreaux sans contrôle... »

Ohé, journaliste de malheur ! Il faut pourtant choisir entre l'une ou l'autre de vos assertions :

L'Inquisition est-elle morte ou persiste-t-elle ?

Soyez franc !

Et zut ! voici que j'oublie à qui je parle : je ne songeais plus que vous passez à la caisse..., à l'ambassade d'Espagne.

—o—

Ceci dit, pour que les bons bougres puissent se faire une idée de la façon dont Canovas a dévissé sa rampe, j'emprunte le récit à ce même *Temps* qui dit le tenir d'un témoin oculaire :

Madrid, 9 août, 8 h. 10.

Vous savez que depuis quelques jours M. Canovas avec sa femme s'étaient rendus à Santa-Agueda, réputée pour ses eaux sulfureuses, à 50 kilomètres de Saint-Sébastien.

Hier (dimanche), M. Canovas, ayant entendu le son de la première cloche qui annonce le repas du milieu du jour, descendait l'escalier pour gagner la salle à manger, avec sa femme, quand ils rencontrèrent la sœur du général Olawlof, auprès de laquelle Mme Canovas s'arrêta, disant qu'elle rejoindrait M. Canovas aussitôt qu'elle entendrait la seconde cloche.

M. Canovas gagna la galerie faisant face au jardin de l'établissement qui contient l'hôtel et les thermes. Dans la galerie se trouvaient deux baigneurs et un individu qui sortit tout à coup un revolver de sa poche et, debout, à

trois mètres de distance, tira un premier coup qui blessa M. Canovas à la tête du côté droit, puis un second coup dont la balle traversa le corps et sortit derrière l'omoplate, et un troisième coup du côté du cœur. L'assassin tira un quatrième coup en l'air, dont la balle s'incrusta dans le plafond, et cria : « Vive l'Espagne ! »

Les détonations attirèrent le lieutenant de gendarmerie et le chef de la police de sûreté qui étaient attachés à la personne du président du conseil. Ils saisirent l'assassin, qui se laissa faire sans résistance.

Le bruit attira Mme Canovas, qui se précipita vers son mari, gisant sans connaissance sur le sol où il était tombé sans proférer une parole, foudroyé par la première balle. On couvrit le corps d'un drap et on l'emporta dans l'appartement du premier étage. Lorsque Mme Canovas comprit la gravité des blessures de son mari, elle se dirigea vers l'assassin, l'apostropha violemment et lui porta un coup d'éventail au visage en l'appelant meurtrier et assassin. Celui-ci la salua avec une cynique affectation de politesse, lui disant : « Je ne suis pas un assassin; j'ai vengé mes frères anarchistes, je n'ai rien à voir avec vous, madame ».

Dans la bagarre avec les gendarmes et les baigneurs qui voulaient le lyncher, l'assassin eut la figure égratignée. On le mena dans une pièce servant de bureau télégraphique en dehors de l'établissement, où il fut gardé à vue jusqu'à l'arrivée du juge d'instruction, M. de Vergara, chargé des premières constatations.

M. Canovas avait remarqué l'assassin les jours précédents et avait demandé à son secrétaire qui était ce singulier baigneur qui le saluait souvent si poliment. Le secrétaire avait répondu que c'était un Italien qu'on disait très taciturne. Malheureusement, ni les gens de l'hôtel ni la police de sûreté et les gendarmes n'avaient songé à surveiller cet étranger, qui paraissait inoffensif et qui était installé depuis quatre jours dans une chambre du second étage où on trouva un maigre bagage, du tabac et un second revolver à deux coups.

L'assassin s'était d'abord fait inscrire sous le nom d'Emilio Remualdini, teneur de livres et correspondant d'*Il Popolo*; mais dans sa déclaration à la police et au juge d'instruction il dit se nommer Miguel Angolitto, âgé de vingt-six ans, célibataire, napolitain. C'est un garçon de taille moyenne, bien proportionné, à barbe claire, aux yeux vifs, à la bouche et aux traits énergiques; il parle bien l'espagnol avec un accent italien, parfois un peu nuancé d'accent portugais. Ses manières sont aisées et correctes, avec une certaine affectation dans la tenue. Il semble avoir reçu une bonne instruction.

Il se dit sans autre famille que sa mère, à qui il regrette de faire de la peine; mais ses convictions anarchistes lui avaient fait depuis longtemps prendre la résolution de tuer Canovas. Il regrette de n'avoir pas pu tuer le général Polavieja aussi, parce qu'il le considère comme le meurtrier de Rizal à Manille. Il dit avoir acheté son revolver à six coups à Londres, avec la préméditation de tuer Canovas. Déjà il s'était rendu à Madrid pour exécuter son projet, mais il ne put réussir; il gagna ensuite Vitoria et, lorsqu'il sut que le président du conseil était à Santa-Agueda, il prit le petit chemin de fer de Salinas à Vitoria, descendit à la station de Salinas et gagna Santa-Agueda.

Il s'installa dans l'établissement des bains, où il dépista toute surveillance par son attitude tranquille. Samedi dernier, il crut que l'occasion se présentait d'exécuter son projet, quand M. Canovas alla visiter l'Ermitage, entre Mondragon et Santa-Agueda. Il tenta en vain encore d'approcher M. Canovas, pendant la messe de dimanche matin, et par hasard trouva l'occasion propice en le rencontrant dans la galerie.

L'assassin déclara n'avoir aucun complice et que le temps des conjurations était passé.

Les médecins et les magistrats disent qu'il ne présente aucune trace de folie, au contraire qu'il a un sang-froid incroyable.

—o—

Je cisaille, — toujours dans le *Temps* :

Saint-Sébastien, 10 août, 9 h. 35.

L'anarchiste conserve une attitude cynique; il ne se fait aucune illusion sur le sort qui l'attend. Il dit avoir reçu une bonne éducation et que tout jeune encore il fit partie de plusieurs conspirations qui le firent expulser de son pays et de France. Il se fixa à Barcelone, où il travailla dans une imprimerie socialiste. Dans cette ville il fut complice des attentats de 1895 et dut fuir. Quand Ascheri le dénonça il gagna Londres, puis le Portugal.

Le juge d'instruction, ayant obtenu des données suffisantes, a renvoyé le dossier aux autorités militaires du 6<sup>e</sup> corps qui comprend les provinces basques. Si le ministre de la guerre le décide, l'affaire sera soumise au conseil de guerre de Vitoria. En attendant, le criminel a été écroué à la prison civile de Vergara.

La police et les autorités prennent beaucoup de précautions pour surveiller les anarchistes de la Catalogne, dont plusieurs ont disparu depuis le crime; on suppose qu'ils ont gagné la frontière française.

—o—

Le nom de Golli, donné par l'assassin, est complètement inconnu par la police italienne. Il n'a existé aucune famille de ce nom à Naples ni dans les environs. Personne portant ce nom n'a été condamné par les tribunaux italiens.

À Barcelone, on connaît celui qui se dit Golli sous le nom d'Angiolino; il a résidé dans cette ville en 1895 et ne l'a quittée qu'après l'attentat de la rue Cambios.

Une note qui a circulé dans la presse anglaise déclare qu'il résulte d'une enquête faite dans les quartiers anarchistes de Londres que Golli est inconnu aux anarchistes qui habitent cette ville. Il n'appartient donc pas à une organisation anarchiste; c'est un solitaire.

Les anarchistes espagnols naguère expulsés d'Espagne et débarqués à Liverpool sont à peu près tous venus à Londres. Ils affirment qu'ils ne connaissent pas Golli.

—o—

Voilà donc le néfaste bonhomme qui, en Espagne, symbolisait la tyrannie, monté au ciel.

Qu'en pensent les Espagnols?

C'est foutre pas commode à savoir, les quotidiens — aussi bien ceux d'Espagne que d'ailleurs — ne sont farcis que de mensonges.

Le populo qui, depuis des mois est pour ainsi dire en continuelle révolte, va-t-il aimer Canovas mort, près avoir haï Canovas vivant?

C'est discutable!

Depuis trois semaines, à Madrid, les émeutes sont quasiment en permanence: les bons bougres foutent le feu aux octrois, cognent sur les roussins et les pandores, — et tout ça parce qu'on veut encore augmenter les impôts.

Ces gas-là vont-ils rentrer dans l'ordre, par ce seul fait que Canovas est crampé?

—o—

D'autre part, à Cuba, la disparition du Torquemada moderne va redonner du nerf aux insurgés.

M'est avis que les gros richards de la finance qui ont prêté du pognon à la gouvernance espagnole et qui tablaient sur l'écrabouillement de l'insurrection cubaine pour être remboursés peuvent faire leur deuil de cette braise.

Cuba sera indépendante avant peu!

Quant à l'Espagne, j'espère bien qu'elle ne voudra pas se saigner à blanc pour faire honneur à la signature de Canovas et Cie. Ce sera donc la banqueroute... Or, qui dit banqueroute, dit révolution!

## Biographie de Canovas

Que les bons bougres qui aiment à faire des rapprochements, et à dégouter des ressemblances se procurent les portraits d'un trio de mauvais renom: l'hippopotame Dupuy, Stambouloff et Canovas.

Entre ces trois types, facilement, ils trouveront des ressemblances physiologiques, — masque visible des ressemblances intérieures: des ressemblances morales.

Et foutre, ces ressemblances n'ont rien de chouette!

Entre autres, la mâchoire inférieure, épaisse prédominante, indique le caractère féroce et sanguinaire des trois types.

Pour ne parler que du disparu de dimanche, quelques lignes biographiques seront plus convaincantes que tous les raisonnements:

Canovas, né en 1828, arriva aux honneurs, grâce au pistonnage des jésuites; en 1852, la ville de Malaga l'expédiait aux Cortès, — l'Aquarium espagnol.

Deux ans plus tard, comme son réactionnarisme l'avait déjà foutu en vedette la reine l'envoyait au pape pour concerter quelques crapuleries religieuses.

Dès lors, Canovas était lancé: quand il rappliqua de Rome, il devint un des plus gros matadors d'Espagne, — et aussi un des plus carabinés réacs!

Depuis, il fut — sinon constamment, du moins presque toujours, — un timonier de la gouvernance.

Quand la république fut proclamée, Canovas la trouva mauvaise: de concert avec son digne copain, Martinez Campos, il s'attela à sa démolition, si bien qu'en 1874, le nouveau régime fut estrangouillé.

Comme de juste, ça ne se passa pas sans fusillades populaires, arrestations, déportations et tout ce qui s'en suit!

Ce coup de bandit valait bien une place de ministre!

La régence ne marchanda pas: Canovas eut un portefeuille et devint le véritable maître de l'Espagne.

Ça ne fut pas rose pour le populo! Malheur à ceux qui ne pliaient pas l'échine, — ils en voyaient de dures! Quant à la foultitude qui subissait son triste sort sans ronchonner, le règne de Canovas lui valut de nouveaux impôts.

Depuis lors, à part quelques interrègnes qui tombaient à pic, — au moment où l'exécution populaire se manifestait trop visible contre lui, — Canovas a toujours été le roi de l'Espagne: il a été cinq fois ministre et ne cessait de l'être un moment que par des microbes parlementaires qui ne changeaient rien à la situation.

En 1876, sous son règne, Cuba se souleva: Canovas expédia Martinez Campos pour réprimer l'insurrection. Des réformes furent promises et les Cubains, — pauvres naïfs! — désarmèrent. En fait de réformes, on leur serra la vis un peu plus fort.

Depuis, presque à chaque coup que Canovas a été ministre, Cuba s'est soulevée.

L'insurrection qui dure encore paraît devoir être la dernière. Canovas le comprit. Aussi, depuis dix-huit mois sa rage terroriste, sa folie sanguinaire étaient arrivées au paroxysme. Il expédia là-bas les tigres galonnés les plus sinistrement féroces, — entre autres le monstre Weyler, — avec ordre de tuer tant et plus, de torturer à plaisir, de dévaster et de ruiner la colonie.

Aux Philippines, mêmes horreurs!

D'autre part, Canovas sentait qu'en Espagne même, le populo, à bout de patience, râlait sous les impôts: depuis des mois et des mois, l'insurrection est en permanence... Et c'est à force de cruautés, par une recrudescence de répression féroce que le ministre tentait de faire durer son règne.

—o—

Voilà, en quelques lignes, ce qu'a été l'homme que les républicains de France pleurent comme des veaux.

## POUR LES BANNIS

Très chouette la matinée de dimanche donnée, au théâtre de la République, au bénéfice des martyrisés de Montjuich.

Tarrida del Marmol a ouvert la séance par le récit des horreurs de l'inquisition canovienne.

Et la salle, à l'écouter, frémissait d'indignation! De partout fusaient les clameurs de colère et de malédiction....

Or, coïncidence tragique: à cette même heure, là-bas, à Santa Agueda, Canovas recevait trois balles dans la peau...

Après Tarrida, le directeur de la *Lanterne*, Briant, a tenu le crachoir. Mais, vrai, comme gaffeur à lui le pompon! Ne s'est-il pas avisé de gueuler après les journalistes qui restent muets au lieu de hurler contre l'inquisition canovienne.

Dam, illico, quelques jeunesses lui ont fait remarquer que lui aussi a été bougrement silencieux.

Et Briant de brailler au mouchard!

Ça l'a fait conspuer de plus belle et il a dû se taire.

S'il eut été moins maladroit, il aurait évité pareille anicroche!

Après des chants et des poésies, Malato a bouclé la séance par une péroraison énergique, mettant le populo en garde contre l'audace des monstres inquisiteurs qui, travaillant dans l'ombre, se préparent à foutre le grappin sur l'Europe entière, si les bons bougres n'arrêtent les frais!

## Pourriture bourgeoise

Si, quand nous sucerons les pissenlits par la racine, les hommes désireux de décrire notre époque, nos lois politiques et économiques, nos mœurs, nos coutumes, nos conceptions de la vie et des choses, sont fidèles à la vérité, nos petits enfants seront profondément surpris.

Vraisemblablement, ils se refuseront à croire à notre histoire, tellement elle est remplie de choses étranges, anormales, contraires au bon sens, à la justice, à la vérité.

Ces réflexions me venaient, ces jours-ci, en parcourant les dépêches du *Matin*. Presque toutes ces dépêches racontaient laconiquement des troubles, des révoltes, des luttes d'hommes voulant se soustraire au régime que d'autres hommes leur imposent : de l'Espagne, de la Turquie, du Congo, de l'Égypte, du Transvaal, des Indes, de la Serbie, du Maroc, des Philippines, du Japon..., jusqu'aux nouvelles du fanatique Conseilleros!

Partout des guerres, des révolutions! Partout, un malaise résultant de la compression des libertés, des besoins et des aspirations des peuples!

Pour le moins intelligent des hommes, ces crises sont le prélude d'événements dont il serait difficile de prévoir l'importance et les résultats.

De prime abord — quoique connaissant la courte vue de l'élément dominateur de la Société — on est porté à croire qu'au sein de la classe bourgeoise, et plus particulièrement parmi les journalistes, quelqu'un doit se trouver pour parler de cette situation, en étudier les causes, en chercher les remèdes.

Nullement! Pas un, non, pas un ne souffle mot. La veulerie est si générale que nul n'a le courage d'ouvrir ses propres yeux et, ensuite, de clamer au peuple la situation. Nul n'ose annoncer la fin d'une époque de hontes et de crimes! Nul n'ose préparer les hommes, relever leur dignité, ranimer leur courage et attirer leur attention sur les temps nouveaux dont l'aurore point à l'horizon.

Il y aurait une loyale et grandiose besogne à accomplir, — mais non, rien! Pas un mot, pas un commentaire. Tous sont enlisés dans le bourbier social et c'est à peine si, de temps en temps, l'un ose sortir la tête, jeter un léger cri. Effort sans durée! Il replonge vivement dans le cloaque, comme pour manifester, à sa classe ou à ses maîtres, le regret d'avoir un instant, secoué sa platitude.

C'est d'autres choses que s'intéressent les écrivassiers: ils s'occupent de fadaïses, de coquage, de pédérastie, de lesbianisme, de courses, de voyages présidentiels, de cabotins, d'inauguration de monuments. Autant de sujets sur lesquels ils brodent des histoires bêtes à faire vomir, — intéressées, mais non intéressantes! Ils n'ont plus rien dans la tête et raisonnent comme des tambours: l'histoire ne leur a rien appris, le présent se déroule sanglant sans les émouvoir, quant à l'avenir, — comme Louis XV, — ils s'en foutent!...

Et ils continuent à débiter des âneries, quitte à couvrir de leur silence les vols et les crimes des gouvernements, à s'associer aux hypocrisies de la prétraille, aux spéculations répugnantes des financiers.

Tous les jours quelques bribes de liberté disparaissent, tous les jours la misère élargit son champ d'action et le nombre de ses victimes augmente et aucun ne dit mot: l'orienta ion nouvelle de l'humanité qui, imprécise encore, se réalisera bientôt, les laisse aussi froids que si ces événements se déroulaient dans une planète voisine.

Le régime actuel nous ramène au servilisme, à l'esclavage, et, loin de s'en émouvoir, ils semblent heureux de cette reculade dans le passé, espérant que leur souplesse d'échine y trouvera pâture à leur ambition.

—o—

Il est cependant évident que ces luttes, ces déchirements de peuple à peuple, d'individus à individus, ces lointains massacres de pauvres diables qu'on veut civiliser sur notre modèle, ne sont que prétextes à spéculations plus ou moins sales.

Cela ne peut durer éternellement!

Les luttes économiques qui journalièrement augmentent le nombre des malheureux jetés à la rue doivent cesser: la vie anormale que nous vivons fera place à une vie plus conforme à notre organisme et à la raison;

Les chaînes qui nous rivent à la misère et qui s'accroissent constamment de nouveaux maillons seront définitivement brisées et le

peuple vivra par lui-même les libertés dont ses maîtres lui parlent ironiquement depuis si longtemps.

Tout ceci est clair! Inutile d'être un grand homme pour le comprendre.

Et, cependant, ceux qui semblent désignés pour signaler ces monstruosités ne pipent pas mot.

Est-ce ignorance ou lâcheté?

Les deux sans doute!

Si, par hasard, un d'entre eux aborde cette question c'est pour débiter des sottises.

Il parlera de l'établissement de droits protecteurs, — malgré que leurs désastreux résultats se fassent sentir dans tous les pays où on en a usé.

Il parlera de la création de nouveaux débouchés, sans s'apercevoir que, grâce à la rapide vulgarisation des procédés, grâce aux incessantes découvertes industrielles, ce moyen ne sera que momentanée. D'autant plus momentanée que l'Europe empêtrée par un long passé de routine n'aura pas l'activité et l'audace des peuples jeunes qui lui prennent et appliquent chez eux ses moyens de production. Déjà, les États-Unis nous vendent ce qu'ils nous achetaient hier, — et ce sera bientôt le cas de la Russie, de l'Amérique du Sud, des Indes, etc. L'Angleterre, qui a usé de ces moyens, avec des hommes, d'initiative et sans scrupules, a obtenu tout ce qu'il était possible d'en attendre.

—o—

Au surplus, les journalistes et les bourgeois préfèrent ne pas s'occuper de ces sujets ennuyeux: ils s'en vont baguenaudant, le nez à l'air, indifférents à l'effondrement de la société. Ils se moquent de la misère présente, de leur déchéance morale et, confiants dans l'avenir, se laissent vivre, pareils à des mollusques.

Allons, Jacques Bonhomme! l'éternel dupé, ouvre les yeux à pareille situation: regarde ce que tes maîtres ont fait de la société.

Toi qui n'a pas usé ta virilité au frottement de la vie bourgeoise,

Toi qui, par ton labeur, as su conserver ta moralité et ton courage,

Compare ta puissance de fécondation, ton apport social avec l'apport de ceux qui se prétendent plus intelligents et plus utiles que toi.

Rends-toi compte de la valeur de cette classe qui s'affirme indispensable, et tu comprendras qu'elle a toujours été un obstacle à ton développement, à ton bien-être, à ta liberté, — et rien de plus!

Et, arrivé à cette conclusion, il ne te restera qu'à vivre sans elle.

UN AMÉRICAIN

## Au pays des serruriers

Le patelin où se grouillent les serruriers, c'est le VIMEU, extrémité ouest du département de la Somme: ça va d'Abbeville à la mer.

Y a là un chapelet de communes, farcies de bons bougres qui subissent en groumant l'exploitation: Feuquières, Fressenville, Tully, Bethencourt, Bourg d'Eau, Allery, Friocourt, Woincourt, Fréville, Escarbotin, Dargnies, Ambreville, Begny-les-Gamaches, Gamaches, Valines, Nibas....

Zut, j'arrête l'énumération! Y en a trop.

Quant aux patrons, — encore plus nombreux, — je ne vas foutre pas perdre mon temps à les nommer comme à une distribution de prix.

La plupart sont des mufles numéro un, — certains le sont moins!... Y en a même qui, paraît-il, en pincet pour les idées anarchotes... N'empêche que ceux-là exploitent tout de même: ils ont l'excuse de la situation, — à condition qu'ils soient réellement moins mufles et qu'ils fassent leur possible pour pousser à la roue de la Sociale en aidant au dérasement intellectuel des pauvres gas que les bandits de la haute maintiennent dans l'ignorance.

Les patrons que l'avenir n'effraie pas, — même avec l'aboutissant: l'extinction du patronat — sont une sacrée exception!

Presque tous jouent au grand seigneur, font de leurs mufles à n'en plus finir.

L'un d'eux est tout ce qu'il y a de plus gonflant: il se gobe faramineusement, parce que lui, dont le grand-père était marchand de moules, est apparenté à la famille d'un amiral.

Ce singe est donc de noblesse maritime!

Mais, le couillon — au lieu de s'enorgueillir de son grand-père, homme estimable, puisqu'il

faisait turbin utile — fait le faraud à cause de l'amiral.

Quelle sacrée pantoufflerie!

Le père Peinard place son estime à meilleure enseigne: entre un vidangeur et un préfet... c'est fichtre pas le préfet qu'il a à la bonne.

Nom de dieu, non!

Les dames de cette noblesse — aussi exploiteuse que maritime, — la font à la charité: elles distribuent aux loupiots des purotins des souliers avec des semelles en carton. L'une d'elles — une des plus faraudes — raconte qu'elle l'a échappé belle: cinq minutes de plus et elle rôtiissait au bazar de la Charité..., avec les duchesses!

Quel... honneur raté!

—o—

Parmi cette séquelle de patrons, deux ou trois, bougrement riches — trouvant qu'ils ne le sont pas encore assez — se sont bombardés épiciers et vendent toutes sortes de marchandises à leurs prolos, en ayant soin de les majorer de 25, de 30 et même de 40 pour cent.

Ces grigous-là pratiquent le *bulletin blanc* en grande largeur!

Quelques autres jean-foutre qui jéréminent sur l'ivrognerie du populo ont établi dans leurs ateliers des cantines, des débits de boisson afin de bénéficier du *vice* de leurs prolos, — *vice* que leur exploitation a engendré et que leur rapacité excite. De cette façon l'argent de la quinzaine reste chez ces sacrés singes et n'arrive pas à la ménagère et aux enfants.

Hein, quels philanthropes!

L'un de ces charognards malin comme pas un, a eu la garce d'idée de fournir à ses ouvriers des harengs saurs afin de leur foutre le gosier en feu et d'augmenter leur dépense de boisson!

A Saucourt en Vimeu, il existe une fabrique de fournitures pour parapluies et de nickelage. Y a là de 60 à 80 prolos. L'ancien contre-coup était épiceur et pour être bien vu au baigne il fallait s'approvisionner dans sa baraque. Le singe a fini par le saquer, — non à cause de sa roserie, mais simplement parce que le sac-à-mistouffles délaissait la fabrique pour soigner son commerce.

C'est que, ce patron ne badine pas sur le chapitre de l'exploitation: il s'y connaît! Le gouvernement lui a donné l'entreprise de l'exploitation d'une maison centrale, et dam, pour lui, prolos de sa fabrique et détenus de la prison, c'est le même tabac, — les uns et les autres ne sont que de la chair à travail!

—o—

Dans ce patelin, la liberté de conscience est un rêve: certains singes exigent que les gosses de leurs prolos soient baptisés, sinon, bernique! pas de turbin.

C'est le même blot pour la liberté politique: le petit-fils du marchand de moules a des visées politiques, — il élabore la liste du conseil municipal..., mince de luxe! Et ses contre-coups distribuent des torche-culs électoraux, sur papier spécial, facile à guigner au passage dans la tinette, afin de pointer les mauvais votards.

Et ceux qui relèvent la tête en voient de cruelles! C'est ainsi que de riches copains qu'on ne pouvait soumettre ont été emberlificottés par la police dans des affaires de droit commun et condamnés avec des preuves plus ou moins sérieuses.

A ces pauvres gas, qui pâtissent pour avoir résisté à l'exploitation patronale, et que l'hypocrisie bourgeoise a essayé de perdre dans l'estime du populo, le père Peinard envoie son salut fraternel.

—o—

Mille tonnerres, s'il me fallait raconter par le menu toutes les cheries qu'endurent les pauvres bougres, au pays des serruriers, ça serait une litanie interminable.

Avant de poser ma chique, un mot sur les misères qu'endurent les femmes, — car, foutre, y a pas que les hommes que l'exploitation agriche! les pauvres bougresses sont logées à même enseigne:

A cinq heures du matin elles sont à l'état, jouent de la lime et du marteau; pendant une dizaine d'heures elles bûchent d'arrache-pied à faire des cadenas à neuf centimes la douzaine! Pendant quatre heures elles font la soupe, torchent et soignent les gosses.

Le dimanche, éreintées, crevées de fatigue, elles se reposent en ravissant les frusques.

Le lundi elles font la lessive.

Ce travail exorbitant rapporte aux malheureuses de 20 à 30 sous par jour.

Y a des jeunes filles qui triment dur pour dix à quinze sous!

Il n'est foutre pas besoin de dire que, ni les unes, ni les autres ne fréquentent au bazar de

Charité, — comme la femme du singe et qu'elles n'appartiennent pas à la noblesse... maritime, — comme les petits-fils du marchand de moules.

—0—

Oh mais, les jean-foutre de la haute auraient tort de croire que ça durera à perpète.

Foutre non ! Il souffle dans ces parages une légère brise de révolte qui, un de ces quatre matins, pourrait bien muer en tempête.

Du coup, mince de salade !

## Chez les Gueules noires

Denain, 9 août 1897.

Mon vieux Peinard,

Vlan ! nous voilà chez les mineurs, chez ces bougres de noirs gas qui ont du poil au ventre et des bras avec, au bout, des poignes de fer.

Mais, hélas, ils sont clampins ! Ils ne connaissent pas leur force et leur puissance.

Mince de spectacle si, un de ces quatre matins, ils partaient en balade avec leurs pics et tout le tremblement, s'orientant vers les grandes villes et, arrivés là, dévalant dans les grandes rues, sur les larges boulevards, reluquant les beaux étalages... et cela, dans le plus grand « calme ».

Tant va la cruche à l'eau qu'elle finit par se foutre en tessons !

Et, lorsque, non seulement les mineurs, mais tous les spoliés, tous les gueux, tous les traînemisère, seront las d'avoir le ventre aux talons et d'être traités en bêtes de somme, les richards y trouveront un cheveu : ils riront jaune, — jaune d'or !

Mais, comme nous n'en sommes pas là, il s'agit de s'aligner pour farcir de jugeotte le populo.

Pour ça, y a pas à tourner autour du pot ; pour vite m'expliquer là dessus, je dis : « Faut faire tout le contraire de ce que font les bourgeois, les exploités. »

Ces charognards abrutissent le pauvre monde, pour faire de lui ce qu'ils veulent, — prenons le contre-pied : décarçons les ciboulots encore trop embistrouillés d'ignorance !

Et si, pour toute question, nous opérons de même, — toujours le contraire ! nous ferons du bon turbin !

Les gouvernants ordonnent d'obéir aux lois, — prouvons que les lois sont toutes arbitraires et injustes ;

Les patrons nous veulent souples, — redressons-nous ;

Les ratichons nous serinent d'adorer Dieu, — maudissons-le !...

Et ainsi pour tout, mille tonnerres !

Que tous les copains se décarassent, secouent leur apathie et ils seront épatés des résultats : le populo ne demande qu'à savoir, — l'important est de ne pas nous y prendre à rebrousse-poil.

—0—

Mais, revenons en aux mineurs, aux Denaisiens à qui nous avons pu causer samedi soir, dans une conférence tenue à l'Alcazar.

Les camarades Favier et Wolke y ont traité les « Crimes de Dieu ».

Les compagnies minières avaient eu la vacherie d'envoyer des maître porions pour prendre les noms des mineurs qui auraient osé venir.

Ils n'ont guère eu de peine à dresser leurs garces de listes ! Bien peu de leurs esclaves y sont venus.

L'usine Cail a fait bûcher ses prolos jusqu'à dix heures du soir, pour les empêcher d'y assister.

D'autre part, les jean-foutre avaient fait courir le bruit que la réunion n'aurait pas lieu.

Malgré ça, y a eu 200 personnes... Etant donné la pression capitaliste, ce n'est pas mal !

Wolke a jaspiné le premier ; il a d'abord salué les camarades qui ont osé braver la colère de leurs singes, ensuite il a démontré la nécessité de l'action de tous contre le cléricalisme.

A peine avait-il commencé qu'un contradicteur, se disant *bon soldat de Dieu*, a pris la parole et s'est fait chiné par l'assemblée : de même qu'il a fallu un maçon pour faire cette maison, de même, serine-t-il, quelqu'un a fait le monde.

Wolke n'a pas eu de peine à lui répliquer que s'il compare le monde à une maison ou à une horloge, il ne fait que déplacer la question : s'il me dit que c'est Dieu qui a fait le monde, je lui demande à mon tour « qui a fait Dieu ? »

Nous ne nous trouvons donc pas plus avancés ! Comprendons donc que l'univers est un assemblage de matière en mouvement ; — matière amalgamée en globes qui virevoltent les uns autour des autres, en vertu des forces qui les animent ; — sur ces globes, grâce aux forces naturelles, qui sont des vibrations de la matière : mouvement, chaleur, électricité, magnétisme, la vie s'épanouit, résultant d'une kyrielle de combinaisons chimiques ; la vie, d'abord me quine, mollusques gélatineux dans l'eau, champignons informes sur la terre, se développe et se perfectionne sous l'intensité des forces physiques et chimiques et des besoins des êtres eux-mêmes : les animaux supérieurs ont apparu, ensuite l'homme, et la pensée, obscure et imprécise chez les bêtes, dont le cerveau, outil de la pensée, n'est pas encore assez perfectionné, s'épanouit enfin chez l'homme, grâce à son mécanisme cérébral.

Après Wolke, Favier a tenu le crachoir et il a démontré combien est mabouliste l'hypothèse d'un Dieu et de combien de crimes se sont souillés les prêtres de toutes les religions.

La conférence s'est terminée par une trifouillée d'applaudissements.

—0—

Comme tu vois, mon vieux Peinard, les copains n'ont pas perdu leur temps. Ça a été une chouette journée pour la propagande !

Et ainsi que je le disais plus haut, si tous les copains s'y mettaient d'arrache-pied, la propagande se ferait plus active et le populo se désalterait vivement.

Y a donc pas à tortiller : décarçons-nous, agissons !

On t'envoie un tombereau de poignées de mains.

L. L.

## Le Carême du Prolétaire

Par JULES JOUY

Dès l'aube du premier matin,  
Le nain fut jouet du colosse :  
Abel fut tué par Cain ;  
Adam chassé par Dieu féroce.  
Monde, depuis que ton cœur bat,  
Les adversaires sont les mêmes ;  
Il persiste, le dur combat |  
Entre les rouges et les blêmes.

Les ans passent comme des jours,  
Depuis que l'homme est sur la terre ;  
Cependant il dure toujours,  
Le Carême du prolétaire.

« Le jeûne est le prix du travail ;  
A bras robustes, ventres vides. »  
Ces mots brillent, aux murs de Cail,  
Comme aux pierres des Pyramides.  
On les pressure, ceux d'en bas,  
Les rouges, les blancs et les nègres ;  
Hélas ! le superflu des gras  
Est fait de ce qui manque aux maigres.

Les ans passent comme des jours,  
Etc., etc.

Parfois, pourtant, ceux qui n'ont rien  
S'insurgent contre les gros ventres ;  
La bête se fait citoyen,  
Les loups bondissent de leurs antres.  
Autour des festins désirés,  
Meurt-de-faim, dans l'ombre, tu rôdes ;  
Voici venir les Fédérés,  
Après les Jacques et les Gaudes.

Les ans passent comme des jours,  
Etc., etc.

Ogres sans vergogne, tremblez !  
Car les revanches sont voisines.  
Le paysan prendra les blés,  
L'ouvrier prendra les usines.  
Gros mangeurs gavés jusqu'au cou,  
Prenez garde aux rouges journeés  
Où nous rassasierons d'un coup,  
Le jeûne de dix mille années !

Ils arrivent, les grands labours !  
Car, il finira sur la terre,  
Dans les champs et dans les faubourgs,  
Le Carême du prolétaire !

## Félique porte-guigne !

Sans pourtant avoir un flair d'artilleur, la semaine dernière, j'affirmais — sans preuves — que tous les pauvres bougres râflés sur le passage de Félique sont absolument innocents.

Et je ne me trompais pas !

J'ai cette semaine les preuves de ce que j'affirmais il y a huit jours :

A Romans, deux anarchos ont été arrêtés et trouvés possesseurs de 25 kilos de poudre de chasse. C'était réellement de la poudre ! mais de la poudre de contrebande... Les gas en question sont des fraudeurs qui prennent des commandes et les exécutent : un type, très connu à Romans, leur avait commandé 25 kilos de poudre et ils ont été lui chercher. Il leur aurait commandé 25 kilos d'allumettes qu'ils auraient fait pareil.

Ainsi, voilà le fameux complot qui tourne en eau de boudin !

Et de deux : le terrible anarcho arrêté sous l'œil paternel de Félique, à Orange, se trouve être un poivrot qui avait une biture carabinée et à qui le piccolo avait délié la langue.

Et de trois : à Avignon, cinq Italiens ont été fichus au bloc et on a fait grand tapage de « leurs projets criminels ». En fin de compte, la rousse a bien voulu reconnaître qu'elle s'est foutue le doigt dans l'orbite et que ces cinq pauvres diables ont été victimes d'une arrestation arbitraire.

Et de quatre, encore à Avignon : un anarcho a été arrêté aussi, — il paraîtrait que, sur le passage du Tanneur à la manque il a chiné un peu trop haut... Et dam, on l'a entoilé pour lèse-majesté.

Qu'est-il devenu ?... J'ignore !

—0—

Un autre pauvre gas, Panel, emprisonné à Montélimar, sous prétexte de vagabondage et d'association de malfaiteurs... association qu'il forme à lui seul ! est encore celui qui a le plus à se plaindre du voyage de Félique.

Voilà cinq semaines qu'il est au bloc !

Et tout ça parce que le juge d'instruction du patelin, ne sachant à quoi user son temps a voulu prouver son importance en ouvrant une instruction sur une association de malfaiteurs.

Quel despote qu'un juge instructionneur !

Y a pas à tortiller : son mandat d'arrêt est plus à craindre que les lettres de cachet de l'ancien régime.



### Le pacte de famine

Roubaix. — Ça y est en plein. La grande association de malfaiteurs patronaux qui s'est étiquetée *Union sociale patriotique* fonctionne dur : les listes d'ouvriers bons sont dressées et, avant de donner du turbin à un prolé, le patron vérifie s'il est inscrit.

Il y a quelques jours vingt-deux ouvriers se présentaient chez l'affameur Prouvost, les livrets des camarades furent pris et portés au bureau. Après vérification des listes cinq seulement, sur ces vingt-deux, furent embauchés.

Que vont faire les dix-sept autres ?

Car, mille tonnerres, y a des chances pour que partout on les envoie à la balançoire.

Que tenter pour résister à cette criminelle association ?

Les collectos ont trouvé un moyen qui n'a rien de bien chouette : ils conseillent aux prolos de ployer la tête, de s'enrégimenter dans l'*Union*, d'aller aux réunions sans piper mot et, en douce, de fournir au Parti Ouvrier les tuyaux dont il a besoin.

Et ce petit jeu doit se continuer jusqu'aux élections !

Vrai, puisque Roubaix est la Mecque du collectivisme, il me semble qu'il y aurait autre chose à tenter que cette louche acceptation des avanies patronales.

Et il serait bougrement nécessaire que les prolos de Roubaix se montrent énergiques et, tout au moins, mettent les patrons en tutelle, — s'ils ne sont pas assez costauds pour les envoyer à Dache.

Car, y a pas à s'illusionner : l'association des

malfaiteurs de la haute qui commencent ses crâpuleries à Roubaix, aura vivement poussé des racines dans tous les patelins de France.

Roubaix est actuellement un champ d'expériences!

Les patrons ont commencé par cette ville, parce qu'elle a la réputation d'être un foyer révolutionnaire, et pour se rendre compte sur les prolos eux-mêmes, jusqu'à quel degré de banditisme ils peuvent aller.

Donc, si les Roubaisiens se laissent museler, attendons-nous à voir l'association des malfaiteurs patronaux se répandre dans tous les départements, plus vivement que le phyloxéra dans les vignes.

#### Abattoir humain

Orléans. — Les bouffe-galette qui ratissent leurs 25 balles par jour..., sans compter les chèques et tout ce qui s'en suit! les agents de change les notaires, les banquiers et toute la séquelle banquiste qui prétendent que leur turbin est fatigant;

Les savants, qui se réunissent en Congrès, sous prétexte d'hygiène et qui annoncent avec grand tralala le meilleur aménagement des ateliers et le bonheur que leur doivent les ouvriers;

Tous ces jean-foutre là, et bien d'autres encore! se doutent-ils seulement qu'il existe une kyrielle d'usines où les turbineurs sont plus malheureux qu'autrefois les condamnés qui ramaient sur les galères royales?

Je voudrais les voir, tous ces muscadins — pas même une journée, mais seulement une heure! — dans un de ces bagnes infects du calibre de la fabrique d'engrais du singe Frappier (anciennement Guillonnet.)

Ils en pleureraient toutes les larmes de leur corps!

Car, dans cette garce d'usine les rigueurs du turbin sont encore aggravées par la rosse-rie du singe.

Les pauvres esclaves travaillent dans cette sale boîte 11 heures par jour, avec une température de 60 degrés, à remuer les phosphates et les acides.

Et quel turbin!

A deux hommes il vous passe, par jour, entre les mains cent sacs de phosphate, — ce qui fait à peu près 35.000 kilos. Ça se transbahute sur des brouettes, chargées à 150 kilos, — et il faut trotter, mille dieux, car le singe et un contre-coup sont aux aguets, ne vous lâchant pas d'une semelle.

Quand il arrive une voiture d'engrais à décharger, on va chercher les pauvres bougres qui, assommés par les 60 degrés de chaleur, sont en nage et, sans pitié, on les fout dans les courants d'air.

S'ils attrapent la crevaison, le singe s'en fout!

Les affamés ne manquent pas: après ceux-là, y en aura d'autres...

Avis aux pleins-de-truffes ventripotents qui cherchent un truc pour faire diminuer leur bedaine: qu'ils s'en aillent masser à l'usine Frappier, — et leur ventre dégonflera!

Y a pas de remède plus efficace!

Turellement, comme les prolos n'ont pas de graisse à perdre, beaucoup de ceux qui ont passé dans cette sale boîte ont plaqué ce cochon de boulot après avoir constaté qu'en un mois ils avaient maigri de 7 à 8 livres.

Et, savez-vous combien sont payés ceux qui bâchent dans cet enfer?

Six sous de l'heure!

Naguère, Guillonnet payait sept sous, mais l'exploiteur Frappier a rabotté un sou par heure.

Le plus triste, c'est que quelques uns acceptent la diminution et consentent à se tuer à petit feu pour engraisser leur singe.

Quand donc les prolos comprendront-ils que, plus il y a de soumission chez l'exploité et plus il y a de canaillerie chez l'exploiteur.

Ah foutre, quelle couillonnade de tablier sur des congrès scientifiques, kif-kif celui qui vient de se réunir à Bruxelles, pour rendre les ateliers hygiéniques. C'est aussi niguedouille que d'espérer sur le bon vouloir des députés.

Y a qu'un joint: se sentir les coudes et ne compter que sur notre nerf!

#### Le seigneur Combeau

A Lailly, dans le Loiret, le seigneur en question règne en despote. On n'a jamais su ce que l'adjectif « beau » fait dans son nom... Et s'il n'est pas beau, le type est encore moins bon, — quel mufle!

C'est un parvenu, enrichi par le travail... des autres, bien entendu!

Ayant la fortune, il veut être le châtelain de la contrée et avoir des serfs.

Proprio du domaine de Bel-Air, ce hobereau fin-de-siècle y fait construire un château. Et, comme la folie de grandeurs le tourneboule il emploie des trucs idiots pour jouer au grand seigneur.

Voyez plus tôt: il s'est entendu avec le maître maçon qui construit son château, pour que celui-ci ne paie chaque ouvrier que 30 sous par jour.

Alors, pour faire des épates, l'illustre châtelain ajoute trente sous à la journée de chaque maçon, à titre d'aumône.

En fin de compte, ça fait une journée de 3 francs. Que ça vienne du patron ou du seigneur, les prolos s'en fichent!

Cette loufoquerie du châtelain serait une couillonnade si, en plus, il ne bassinait pas son monde, kif-kif un boisseau de puces, — toujours à canuler les maçons en plein travail.

Pour singer jusqu'au bout les seigneurs du vieux temps, le birbe voudrait faire passer à la bastonnade, les vilains qui osent lui dire: « Zut! »

Il lui faut en rabattre: il se contente de les engueuler.

Comme arrogant et emmerdeur il n'a pas son pareil, — il croit que sa fortune lui permet tout! — aussi, dans toute la contrée on l'a fortément dans le nez.

Jusqu'à Beaugency, jusqu'à Cléry, il est coté comme une rosse numéro un. On a soupé de sa fiote! Tellement qu'à force de faire le rodomont, un de ces quatre matins il se pourrait qu'un gas pointilleux lui envoie quelques châtaignes.

#### Bave de salaud

Romilly. — Depuis la tartine dénonciatrice dont j'ai jaspiné dans le dernier numéro, les patrons commencent à chercher pouille aux copains.

C'est justement ce que voulaient les collectos!

Le chef de file de la clique ambitieuse, un sous-Guesde nommé Millet, vient encore de déposer dans une pissotière du *Petit Troyen* une tartine d'ordures.

Comme il est bon que les camaros sachent jusqu'à quel degré d'ignominie a dégringolé cet apprenti bouffe-galette, je cite nature quelques unes des phrases qu'il vient de dégueuler:

«... Les malheureux (anarchistes) — ou les malins — enrôlés dans cette phalange pétardière, constituent l'armée de réserve — quelque chose comme une vieille garde très cynique et très vilaine — de la bourgeoisie... »

Lorsque les sucreries à la Méline ne suffisent pas à tromper l'opinion publique on exhibe le spectre rouge, sous la forme charnelle, humaine et vivante, de quelques compagnons de bonne volonté...

«... Je ne prétends pas que tous ces fameux compagnons émergent régulièrement au budget et prennent un mot d'ordre quelconque à la préfecture de police... »

Oh, la brave crapule d'homme! Il veut tout de même bien admettre que tous les anarchos ne sont pas des mouchards, — seuls doivent l'être ceux qui l'empêcheront de devenir député.

Crédeu, si tous les gas francs d'allure, du bout de leurs godillots, prenaient mesure de tes fesses, mielleux Millet, ton foiron serait salement en compte!

Et, toute la haine de ce salopaud, qui s'expectore en venin dénonciateur, c'est la crainte de trouver des fistons l'empêchant d'arriver au râtelier qui lui a donné naissance. Pour preuve, je transcris les saletés du Millet:

« Les travailleurs — intelligents et conscients — qui viennent prêcher l'abstention, susciter les défiances et détourner la foule ouvrière des urnes, peuvent être considérés comme faisant le jeu de la réaction; ils sont traîtres à la cause prolétarienne... »

«... Il m'a paru nécessaire de constater ce fait significatif: les paladins de l'anarchie venant apporter leur concours à l'*Arc-en-ciel*... »

L'*Arc-en-ciel*, c'est le surnom de l'association de malfaiteurs patronaux de Romilly.

Et, afin de prouver leurs sympathies pour les copains, les patrons affiliés à l'*Arc-en-ciel* ne se privent pas de persécuter les anarchos, tandis qu'ils font bonne figure aux amis de Millet.

De même, la police est toujours aux trousses des premiers, — et elle fout la paix aux seconds.

Tout de même, que de cochonneries, que d'infâmes ignominies fait commettre l'ambi-

tion! Ça métamorphose salement un homme!

Si Millet n'était pas ambitieux, il ne serait probablement pas un mauvais type, — mais il est ambitieux!

#### Toujours les bouffe-galette!

Nouzon. — Ils n'ont certes pas de fortes dents, les conseillers cipaux du patelin, — n'importe, ils s'y entendent à casser les pièces de cent sous!

Les types, en majorité, sont des possibilos, — mais la couleur ne fait rien à la chose: tous les gouvernants se ressemblent!

Y a deux questions sur le tapis: éclairer la ville à l'électricité et y amener de l'eau.

Pour l'éclairage, dernièrement, une délégation s'est transbahutée à Valenciennes pour y reluquer la fiote du directeur d'une société électrique: la réunion a eu lieu au claque, avec des gottons et du champagne à la clé.

Qui a éclairé?...

En ce qui concerne l'eau, c'est un autre fourbi: un ingénieur a exploré le terrain, a indiqué où il supposait l'existence d'un filon de lance et on a creusé!... Depuis le commencement de l'année on creuse, — un trou par ci, un trou par là: on a trouvé de l'eau, mais, c'était pas ça!

Maintenant, on repique à creuser un autre trou.

A la fin de juillet, une délégation de conseillers cipaux s'est trimballée à l'endroit désigné: pour une marche de 3 kilomètres, chacun s'est fait abouler une pièce de trois francs.

Un autre dimanche, — pour éviter les frais, — les merles se sont trimballés dans la guimbarde d'un de leurs copains.

Total de frais: huit francs par tête!

Certes, ce gaspillage n'a pas l'ampleur des filouteries accomplies par les Lesseps, — n'importe, l'intention y est! Tous les gouvernants se ressemblent: chacun chaparde suivant ses moyens.

Si les conseillers cipaux de Nouzon n'ont pas fait de gros Panama, c'est tout bonnement parce que le râtelier du patelin est peu garni.

Et ceci doit être une leçon pour les bons bougres: ce n'est pas l'opinion qui rend dégueulasse un conseiller cipal: c'est le métier!

#### Roussins refaits

Hyères. — Deux pestailles du patelin, profitant des loisirs de leur métier, étaient allées salir les eaux bleues de la Méditerranée, en y trempant leur cuir.

Pendant que les deux merles se livraient aux exercices de la natation, un type qui baguenaudait sur la plage se dit que l'occasion de faire une bonne blague aux deux charognards était belle: il n'hésita pas! et se laissa tomber sur les porte-monnaies renfermés dans les frusques des policiers.

Fallait voir la bouillotte des roussins quand, sortis du bain, ils entrèrent dans leurs fringues!

Ils eurent beau gueuler comme des baleines, faire un bémol monstre sur la plage, ça ne fit pas rentrer les porte-braise.

Leur seule ressource fut d'aller pleurer dans le gilet de mossieu le quart d'œil.

Sûrement, si le gas qui soulagea les pestailles se fait chiper, il trinquera dur, — et je ne souhaite foutre pas que pareil avaro lui tombe sur le coin de la gueule.

De tout ça, il faut en conclure que si les policiers, au lieu d'être de répugnantes pestailles, avaient été de bons bougres poussant la varlope ou maniant le marteau, ils n'auraient pas songé à jouer aux snobs, pendant que les prolos turbinent à l'atelier, et leurs porte-monnaie seraient encore dans leurs profondes!

#### Piège d'exploiteur

Tours. — Sous le titre: *Office du Travail*, les syndicats patronaux viennent de fonder un bureau de placement gratuit pour les prolos des deux sexes. Voici les tuyaux que les chercheurs de turbin doivent fournir à cette cochonne d'officine: nom, lieu et date de naissance, profession, nom du dernier patron où l'on a travaillé, avec l'époque de l'entrée et de la sortie.

Ces diverses questions montrent ce que veulent les patrons: suivre pas à pas, les prolos, d'un patron chez l'autre, et, par ce moyen, connaître les fortes têtes afin de leur refuser de l'embauche et les affamer.

Cette boîte d'espionnage est sous la bienveillante protection d'un cléricailon, riche à 45 millions, — et député par dessus le marché: ce plein-de-truffes, nommé Drake est un adrateur de Méline et, turellement, il a voté pour

la conservation des bureaux de placement, — d'ailleurs, il vote toujours comme veulent les ministres!

Outre le bureau de police en question, les charognards de la haute ont imaginé de créer un fourneau économique et, disent-ils, « c'est pour atténuer la misère » qu'ils distribuent des bons de pain et des bols de bouillon.

Sacrés jean-foutre, si vous tenez tant à ce que le populo ne soit pas malheureux, pourquoi donc rognez-vous leurs salaires tant et plus?

Votre fourneau économique, de même que votre officine de placement, ne sont que des pièges à prolos : avec le bureau de police vous espérez tenir les bons bougres sous votre coupe et, avec le fourneau économique vous espérez les bien faire voter.

Vos plans de crapules pourraient bien faire chou blanc : savez-vous que le populo se dégrasse! Tant et si bien qu'au lieu de se laisser mener par le bout du nez il va, un de ces quatre matins, envoyer paltré tous les politicards et marcher carrément pour la Sociale. Inutile de vous dire que ce jour-là, vos torche-culs vous resteront pour compte.

### Flambeaux et Bouquins

La *Société Nouvelle*, la belle revue de sociologie, de philosophie et de littérature publiée à Bruxelles ces dernières années cessait, il y a quelques mois sa publication. Elle reparait sous le titre *l'Humanité Nouvelle*, 5, impasse de Béarn, Paris et sous la direction de A. Hamon dont on connaît les travaux de sociologie. Son numéro 3 qui vient de paraître renferme des études fort intéressantes : notamment celle d'une école idéale, description suggestive d'une école en Angleterre. Le Socialisme en Roumanie et la biographie de Geliaboff, etc. Des nouvelles et des vers dus à MM. Hennebicq, Rigal, etc., figurent encore dans ce fascicule terminé par une revue des livres fort étudiée. Le public ne saurait trop lire cette revue à laquelle collaborent MM. Elie et Elisée Reclus, Edmond Picard, Verhaeren, Kropotkine, Malato, Clémence Royer, Letourneau, G. de Groef, H. Denis, Henry Fèvre, Jean Grave, De Roberty, Vanderveide et tant d'autres non moins connus comme savants, littérateurs, poètes, philosophes.

### AUX COPAINS de la RÉGION DU NORD

Les compagnons Favier et Wolke continuent leur tournée dans le Nord. En conséquence ils prient les copains et les groupes des localités de la région d'entrer en relations avec eux pour l'organisation de conférences.

S'adresser à Ch. Favier, Brasserie Libertaire, 78, rue de Nouveaux, Roubaix.

### Communications

**Paris.** — Café des Artistes, 11, rue Lepic. — Série de conférences E. Girault, sur l'évolution économique et la révolution violente.

Vendredi 13 courant, à 9 h. du soir, troisième réunion publique.

Troisième partie : Le Proletariat régulier.

Reunions suivantes ;

Quatrième partie : Les Sans-Travail.

Cinquième partie : La Révolution, ses éléments, ses moyens.

Toutes les écoles sont invitées.

Entrée : 0 fr. 25.

— *Bibliothèque sociale de Montmartre*, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 21 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Broussouloux.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

**Saint-Denis.** — Les révolutionnaires de Saint-Denis sont convoqués au grand meeting qui aura lieu le samedi 14 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle Montéremal, 35, rue de la République.

Ordre du jour : Les martyrs de Montjuich et l'exécution de Canovas, président du conseil des ministres d'Espagne.

Orateur : Georges Brunet.

**Pantin.** — Dimanche 15 août, à 2 h. de l'après-midi, grande fête familiale organisée par le groupe de Pantin et le journal la « Banlieue anarchiste », avec le concours de Jacquemin, Nicot, Bordenave, Langlois, Henriot, chez Ramm, rue de Paris, rond-point de la place de l'Eglise.

Le père Lapurge a promis son concours.

Tous les copains et les copines de Paris sont invitées.

Entrée 0 fr. 20. — Tombola gratuite.

**Quatre-Chemins.** — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

**Levallois-Perret.** — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures anti-cléricales sont priés de les apporter aux réunions.

**Gennevilliers.** — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc ; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

**Le Havre.** — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade ; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

**Reims.** — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

**Marseille.** — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Recollettes, Marseille.

**Le Pile.** — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

**Nîmes.** — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

**Montpellier.** — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

**Troyes.** — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le *Père Peinard*, le *Libertaire* et les *Temps Nouveaux*, ainsi que les brochures libertaires.

— Le camarade détenteur de volumes de la bibliothèque est prié de les rapporter.

**Limoges.** — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » pensant que des balades en campagne, tout en étant récréatives, seraient d'une utile propagande, a décidé d'en faire tous les dimanches.

Les camarades désireux de connaître l'endroit où l'on doit se rendre pourront s'en informer aux camarades du groupe.

**Lyon.** — Samedi 14 août, brasserie du Cours Vitton, 4.

Soirée familiale privée organisée par des libertaires.

Première partie (à 8 h.) : Causerie par Henri Dhorr sur l'Amour dans la Société future.

Deuxième partie (à 9 h.) : concert vocal et instrumental, poésies et monologues.

Troisième partie (10 h. 1/2) : grand bal.

Les cartes d'invitation sont délivrées par le camarade Frey, 69, rue Mazenod. Aucune carte ne pourra être délivrée à l'entrée, la réunion étant essentiellement privée.

**Amiens.** — Tous les camarades sont invités à se réunir dimanche 22 août, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Hem, pour s'entendre au sujet d'une soirée familiale.

**Lille.** — Dimanche 22 courant, au local habituel, soirée familiale au bénéfice de « la Cravache ».

Les lecteurs du « Père Peinard » sont invités.

**St-Etienne.** — Salle Bouchet Hyvert, anciennement Magand, rue Faure-Belon, dimanche 29 août, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale organisée par les libertaires de la région au bénéfice de l'Ecole libertaire.

Causerie par le compagnon Dumas sur l'Ecole libertaire.

Concert par une élite d'artistes ; grand bal ; superbe tombola.

Prix du billet : 0 fr. 30, donnant droit à l'entrée.

— Tous les camarades qui pourraient offrir des lots pour la tombola de la soirée familiale, ainsi que les artistes qui prêtent leur concours pour la soirée sont priés de se réunir le samedi 21 août, au café Mounier, place Chavanelle à 8 h. du soir.

**Tours.** — Les libertaires organisent une conférence publique gratuite et contradictoire à Saint-Pierre-des-Corps-Extra, c'est-à-dire en pleine campagne, le dimanche 15 août, à 3 h. de l'après-midi, chez M. Boisseau, marchand de vins, rue de la Noue, 27.

Ordre du jour : Parallèle entre la société actuelle et celle d'avant 1789 ; l'organisation du prolétariat et la nécessité de l'entente ouvrière.

On y trouvera en même temps que de bons camarades, les journaux, brochures et chansons libertaires.

Tous les travailleurs des deux sexes sont invités.

— Pour toutes communications s'adresser au vendeur du « Père Peinard », le camarade Nodinot, 22, rue Gohier, Tours.

**Toulouse.** — Tous les lecteurs des journaux libertaires sont priés de se rendre le samedi soir, 22 courant, au café de France, boulevard de Strasbourg, au premier. Urgence.

**Liège.** — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach, 85, quai d'Orléans.

### Petite Poste

M. Bradford. — N. Tours. — P. St-Etienne. — B. Brest. — P. Amiens. — H. St-Nazaire. — G. Abbeville. — Coopérative, Lyon. — P. Briculles. — G. Jaillou. — M. Oullins. — R. Hyères. — N. Alger. — B. Givors. — M. Oyonnax. — T. Bishop. — E. Montpellier. — B. et C. Genève. — R. Nouzon. — L. Orléans. — P. Reims. — P. St-Quentin. — B. Li-moges. — T. Sotteville. — B. Denain. — M. Troyes. — F. Liège. — M. Roubaix. — F. St-Denis. — P. Lille. — B. et D. Angers. — T. Haudrey. — Recez règlements, merci.

— Viala envoie le bonjour à Lecomte.  
— Un camarade de Roubaix serait aimable d'envoyer un numéro de « la Cravache » à Montperrin, 31, place St-Nizier, Troyes.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PERE PEINARD  
L. Plessis, 2 fr.

### CHANSONS ILLUSTRÉES

La seconde feuille des chansons du Père Peinard : LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrypt, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvée chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fourrera tant et plus.

Les copains qui n'auraient pas eu les ANTI-PROFRIOS n'ont qu'à les réclamer à leur marchand.

### AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.

S'adresser aux bureaux du Père Peinard, 15, rue Lavieuville.

### EN VENTE AUX BUREAUX DU " PERE PEINARD "

|  | Aux bureaux | francs |
|--|-------------|--------|
| Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Devilla, etc., recueillies et annotées, par Amilo Pouget (broch.) | 0.10        | 0.15   |
| L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....  | 0.25        | 0.35   |
| L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasc. de chonettes histoires et de galbouses illustrations.....                               | 0.25        | 0.3    |
| L'Art et la Révolte, broch. par E. Pelloutier.   | 0.10        | 0.1    |
| Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....                 | 1.00        | 1.30   |
| Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....   | 1.00        | 1.30   |
| La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....  | 2.50        | 2.80   |
| La Société Future, le volume.....  | 2.50        | 2.80   |
| La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....                                   | 2.50        | 2.80   |
| La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....  | 2.50        | 2.80   |
| La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....  |             | 5 »    |
| Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....  | 2.50        | 2.80   |
| La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....   | 7.50        | 8      |
| Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....   | 8 »         | 8.60   |

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25 ; par poste 1 fr. 50 ; par colis postal 2 fr.

LE PERE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Coups de feu!